FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939 N°

THÈSE

959

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Lucien Pierre BERNHEIM
Né le 20 Décembre 1913 à Epinal

Georges DUHAMEL

Le CLINICIEN dans L'ART du ROMAN

La VERITE RECONSTITUEE

Président : LAIGNEL-LAVASTINE *Professeur*

IMPRIMERIE ARTISTIQUE MODERNE
A. LAPIED
24, rue Monsieur-le-Prince VI°

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939 N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Lucien Pierre BERNHEIM

Né le 20 Décembre 1913 à Epinal

Georges DUHAMEL

Le CLINICIEN dans L'ART du ROMAN

La VERITE RECONSTITUEE

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, *Professeur*

IMPRIMERIE ARTISTIQUE MODERNE
A. LAPIED
24, rue Monsieur-le-Prince VIe

1939

LE DOYEN. . . . . TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY
Clinique médicale	LOEPER. CARNOT. CLERC. Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO. GOSSET. GREGOIRE. LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE. JEANNIN. LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Clinique d'Assistance Médico-sociale	N...
Professeurs sans chaire	HAZARD. HOVELACQUE. MULON. OLIVIER. SANNIE.

II. AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE ..... Pathologie chirurgicale.
BARIETY ..... Pathologie médicale.
BENARD (H.) . Pathologie médicale.
BERNARD (E.) . Pathologie médicale.
BESANÇON (J.) Hydrologie.
BOULIN ..... Pathologie médicale.
BULLIARD .... Histologie.
CATHALA .... Pathologie médicale.
CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
COSTE ..... Pathologie médicale.
DOGNON ..... Physique.
FEY ..... Urologie.
FUNCK ..... Pathologie chirurgicale.
GALLIARD .... Parasitologie.
GASTINEL .... Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
GAYET ..... Physiologie.
DE GENNES ... Pathologie médicale.
GIROUD ..... Histologie.
HAGUENAU .. Pathologie médicale.
HALPHEN .... Oto-rhino-laryngologie.
HUGUENIN ... Anatomie pathologique.
JOANNON .... Hygiène.
LACOMME .... Obstétrique.

MM.

LANTUEJOUL . Obstétrique.
LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
LAVIER ..... Parasitologie.
LELONG ..... Pathologie médicale.
LEMAIRE ..... Pathologie expérimentale.
LEVEUF ..... Pathologie chirurgicale
Mlle J. LEVY .. Pharmacologie.
LEVY-VALENSI . Neurologie et Psychiâtrie.
MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
MOLLARET ... Pathologie médicale.
MOREAU ..... Pathologie médicale.
MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN .... Pathologie médicale.
PETIT-DUTAILLIS Pathologie chirurgicale.
PIEDELIEVRE .. Médecine légale.
PORTES ..... Obstétrique.
RENARD ..... Opthalmologie.
RICHET ..... Physiologie.
SENEQUE ..... Pathologie chirurgicale.
TURPIN ..... Pathologie médicale.
VIGNES ..... Obstétrique.
WILMOTH .... Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELES A L'EXERCICE
pour le service des examens

MM.

ALGLAVE ..... Pathologie chirurgicale.
BUSQUET .....Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT Physiologie.
GUENIOT ..... Obstétrique.
HEITZ-BOYER .Pathologie chirurgicale.

LARDENNOIS .. Pathologie chirurgicale.
LE LORIER ...Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
SCHWARTZ ..Pathologie chirurgicale.
VAUDESCAL . Obstétrique.

VI. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

MM.

ALAJOUANINE .
AUBERTIN ....
BRULE .....
CHABROL ....
DONZELOT ...
DUVOIR .....
LIAN .....
PASTEUR-VALLERY-RADOT
SEZARY .....

} Clinique médicale.

MM

BASSET .. ...
BROCQ .....
CADENAT ....
GATELLIER. ..
MOURE .....
QUENU .....
VELTER ....

} Clinique chirurgicale.

MM.

ECALLE .....
METZGER ....

} Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES CHERS PARENTS

dont les sacrifices m'ont permis de mener à bien ces études.

Ce travail n'est qu'un maigre gage de ma reconnaissance.

A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A MA GRAND'MERE

A MES PARENTS

A MES AMIS

AUX MEMBRES DE L'A.E.M.P.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

qui a bien voulu nous faire l'honneur de présider cette thèse.

A NOS MAITRES
DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

Stages :

Monsieur le Professeur CUNEO
Monsieur le Professeur RATHERY

dont les enseignements précieux ont guidé nos débuts.

Monsieur le Professeur GOSSET
Monsieur le Professeur CLERC
Monsieur le Docteur HERSCHER

dans les services desquels nous nous sommes perfectionnés.

Externat :

A Monsieur le Professeur CROUZON (1938)

In memoriam.

A Monsieur le Docteur GUIMBELLOT (1935-36)

Notre passage dans son service est un de nos meilleurs souvenirs. En témoignage de respect et de reconnaissance.

A Monsieur le Docteur HERSCHER (1936-37)

Son enseignement au lit du malade nous a été précieux entre tous.

Nous lui en sommes profondément reconnaissant, ainsi que de sa paternelle bienveillance.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Membre de l'Académie de Médecine

Professeur de Clinique des Maladies mentales
et des Maladies de l'Encéphale

Officier de la Légion d'honneur

qui nous a inspiré cette thèse. Notre passage dans son service a été pour nous une source toujours féconde d'enseignements variés.

Qu'il trouve ici le témoignage de notre profonde reconnaissance.

A Messieurs les Docteurs

CHRISTOPHE, GALLOT, ROBERTI, ROSENTHAL

A Monsieur le Docteur GILBERT ROBIN

A MES MAITRES D'INTERNAT

Messieurs les Docteurs AJURIAGUERRA
CACHIN, NEYRAUD, SEBILLOTE

Georges DUHAMEL

LE CLINICIEN DANS L'ART DU ROMAN

LA VERITE RECONSTITUEE

L'art littéraire est bien souvent pour le médecin une source féconde où l'esprit clinique s'exerce, souvent même inconsciemment, à critiquer dans la fantaisie, ou à étiqueter dans leur véracité, les « sujets » que lui propose l'écrivain.

C'est d'autant plus vrai, qu'aujourd'hui, dans la littérature, la pathologie entre à des titres divers :

Tantôt, miroir de l'écrivain lui-même, l'œuvre d'art est le reflet de sa triste destinée.

Aurions-nous besoin à ce propos de mentionner Baudelaire?

Tantôt, il s'agit d'un personnage campé par l'écrivain, qui propose à notre critique, les manifestations d'une maladie, et d'autant plus intéressantes qu'elles sont toujours exagérées, mises en évidence, dans le but de concourir à un effet littéraire.

En sont-elles moins véridiques?

C'est là au médecin à juger.

Mais en ce qui concerne le psychiâtre surtout, il a souvent un terrain d'observation incomparable, où, quitte à éliminer ce qui est fantaisie, les faits cliniques y sont démontés dans leur plus petit mécanisme, ainsi que le montre Mme Reine H. Louge, dans sa thèse sur Paul Bourget, psychiâtre (Jouve, édit., 1923.)

Mais il faut considérer encore que, parmi ces écrivains, qui font entrer la pathologie dans l'art, tous n'ont pas le même intérêt du point de vue du médecin, et que

tous n'ont pas avec le même bonheur fait une œuvre d'art d'un sujet médical.

Certes, la crise de Delirium Tremens de Coupeau, dans l'*Assommoir,* est d'une valeur littéraire indiscutable.

Certes, Zola, dans sa série des Rougon-Macquart, est incontestablement un écrivain naturaliste.

Mais ses descriptions pathologiques forment une sorte de « placage » sur le fond continu de son œuvre. En dehors des réactions habituelles de l'individu aux chocs affectifs, et qui peuvent être pathologiques par leur intensité anormale, et selon les tendances de l'individu, Zola et Bourget, comme la plupart des auteurs, sont contraints de faire appel à la médecine, dans ses représentants ou dans ses livres, pour animer leurs personnages. « Dupré dicte à P. Bourget le délire onirique de l'Emigré » (Mme Louge). Zola puise abondamment dans les livres.

Si enfin à l'analyse peut se substituer dans une certaine mesure la synthèse :

Imaginer quelles peuvent être les réactions d'un certain type pathologique en face de certains événements; le caractère même de la nature humaine limite nécessairement de telles entreprises.

C'est pourquoi G. Duhamel, qui joint ses profondes qualités d'observateur, à celles de clinicien, atteint un degré tel de perfection dans ses œuvres, perfection à la fois littéraire et clinique.

Il continue cette longue tradition des médecins qui ont tant contribué à la littérature française, y laissant toujours de riches productions, l'illustrant parfois d'un grand nom.

A travers les écrits des plus primitifs, on trouve déjà l'esprit clinique, l'effort de compréhension qui annonce la médecine moderne.

On ne peut s'empêcher de goûter et d'admirer le : « Je

l'ai pansé, Dieu le guérit », d'Ambroise Paré, dans son *Apologie et traité concernant les voyages faits en divers lieux.*

Doit-on oublier que Rabelais fut médecin? et que son œuvre même avait un but thérapeutique non négligeable? Car, dit-il à propos des chroniques gargantuines : « Plusieurs gens langoureux, malades, ou autrement, foschez et désolez, avoyent à la lecture d'icelles, trompé leurs ennuis, temps joyeusement passé, et reçu allégresse et consolation nouvelle. »

Plus près de nous, la tradition se continue, et ne peut-on pas considérer comme des chefs-d'œuvre descriptifs, les cliniques de Trousseau, certains traités contemporains? (Nous pensons à Mondor.)

Quant à Duhamel, ses livres s'éclairent d'une conception toute particulière du « roman pathologique ». Son *Journal de Salavin* n'est qu'une longue histoire clinique, où la richesse des symptômes décrits ne le cède en rien à la richesse d'expression. Nous reviendrons sur ce livre au point de vue purement médical. Mais, plus que tout autre, il fait entrevoir la technique de l'auteur. Salavin n'est pas un malade, mais plusieurs malades à la fois. Il est rare de trouver une telle richesse de symptômes, dans leur variété, chez un malade. Ils permettent de donner un diagnostic de la maladie de Salavin, mais éclairent encore l'avenir dans leur longue évolution. On peut porter un pronostic.

Ces symptômes éclairent aussi le passé que laissent à peine entrevoir quelques mots au début du livre :

« Je suis peu liant...

« J'aime la solitude... »

Mais les actes de Salavin, certains faits, font clairement comprendre sur quel terrain se greffent les gros signes pathologiques, de la même manière qu'on l'apprendrait en procédant à l'interrogatoire du malade.

« Le feu, depuis longtemps est mort et j'ai très froid,

ce que tous les médecins déclarent contraire à ma déplorable santé...

« J'ai mal à l'estomac.

« La vue du sang, le toucher des malades, autant de choses que je ne peux tolérer.

« Il m'arrive quand je longe une rue de compter les maisons, ou les becs de gaz...

« J'ai vu dans le jardinet d'un aiguilleur une petite fleur de capucine...

« Cette capucine m'a redonné du courage. »

Ce Salavin a vu de nombreux médecins, il se plaint souvent de malaises, de douleurs, il est impressionnable, réagit de façon excessive aux choses extérieures, au temps qu'il fait, on trouve chez lui des signes de psychasténie constitutionnelle. Sa psychose survient sur un terrain particulier. Salavin est un cyclothymique, à tendance dépressive.

Nous pourrions citer ainsi mille exemples, qu'il suffit de rapprocher, car ils sont dispersés tout au long du récit. Mais par leur ensemble, ils constituent un merveilleux « tout » clinique, un syndrôme. Duhamel procède ainsi par petites touches, tels ces tableaux des peintres impressionnistes qu'il faut regarder de loin, comme ici, il faut envelopper l'œuvre entière pour en dégager une impression clinique. Ce sont bel et bien pluiseurs types pathologiques fondus en un seul, ou plutôt un seul sujet représentant une telle variété de signes qu'on ne peut les trouver qu'en plusieurs malades. C'est une histoire clinique type, parfaite, où tous les signes sont décrits. Salavin est un malade irréel par sa perfection de malade. Cette variété dans les manifestations cliniques, toujours véridique, cette vérité reconstituée en quelque sorte, stylisée, mais non simplifiée, fait l'intérêt de l'œuvre.

Intérêt médical, sans aucun doute, intérêt artistique aussi par le style et la langue, par l'originalité de la technique.

Si le journal de Salavin est un modèle de description clinique artistique, dans d'autres livres, que nous aurons l'occasion d'analyser, le pathologique y est moins apparent, comme dans « le notaire du Havre ». Il ne s'agit presque là que de sentiments exagérés, sub-normaux, déjà pathologiques parce qu'exagérés. La finesse de la description laisse cependant percevoir le pathologique, entr'ouvre la porte au diagnostic. Les « touches » sont plus fines encore, plus serrées. L'effet littéraire est encore plus grand que dans Salavin.

Ainsi, tout au long de l'œuvre de Duhamel, on peut voir évoluer maints sujets cliniques, démontés, analysés dans chaque symptôme, quoique synthétiques dans leur composition.

Tout esprit curieux y peut trouver maint enseignement en ce qui concerne le mécanisme de la nature humaine normale ou déréglée. Le médecin plus que tout autre.

Nous n'avons pas la prétention, ici, de passer en revue toute l'œuvre de Duhamel. Cependant, nous voulons, nous appuyant sur l'exemple, montrer l'intérêt médical d'une telle œuvre.

SALAVIN

C'est au cours de cinq volumes que l'on peut suivre la vie, l'évolution mentale de Salavin.

CONFESSION DE MINUIT

C'est le début clinique de Salavin, et à l'aide de quelques notes, de symptômes, pris au cours du récit, débarrassés de ce qu'ils ont de littéraire, nous pourrons écrire cette histoire clinique, telle une observation de malade.

Au début du livre, Salavin conte comment il a perdu son emploi.

Appelé dans le bureau de M. Sureau, son directeur, il se tient près du siège de celui-ci :

« C'est alors que je remarquai son oreille gauche. Je m'en souviens très exactement et juge encore qu'elle n'avait rien d'extraordinaire. C'était l'oreille d'un homme un peu sanguin; une oreille large, avec des poils et des taches lie de vin. Je ne sais pourquoi je me mis à regarder ce coin de peau, avec une attention extrême, qui devint bientôt presque douloureuse...

« ...Soudain je m'aperçus que j'avais remué un peu le bras droit, l'index en avant, et tout de suite je compris que j'avais envie de poser mon doigt-là, sur l'oreille de M. Sureau... j'avais d'abord été scandalisé par ce besoin... pour mille raisons que j'entrevoyais confusément, il me devenait nécessaire de toucher l'oreille de M. Sureau... et tout à coup, j'allongeai délibérément le bras et posai, avec soin, l'index où je voulais... »

Il s'agit là d'une obsession, impulsion, provoquée par la vue de l'oreille, et on voit tous les stades qu'elle a suivis pour aboutir à l'acte.

Salavin passe aussi par des périodes d'exaltation d'ac-

tivité débordante, et au contraire de dépression, de tristesse.

En parlant de sa joie :

« Elle avait repris complètement possession de mon cœur. Elle le remplissait complètement, comme une tumeur; elle était presque gênante, lourde à porter...

« ...Je compris tout de suite que ma joie s'en allait...

« ...Je perçus une dénivellation brusque... une malveillante lucidité s'empara de mes yeux, de mes oreilles...

« ...La rue m'emporta comme un noyé au fil de l'eau. »

Cyclothymie, et quelle description concorde mieux avec le chapitre de M. Lévy-Valensi sur la cyclothymie :

« Voici l'homme caméléon; chez lui le beau temps succède à la pluie; la vie est noire aujourd'hui, demain elle sera rose... » (Lévy-Valensi, *Traité de Psychiâtrie.*)

« Je n'ai pas besoin d'être endormi pour rêver... », dit Salavin.

Et il rêve, il s'étend sur un canapé et se complaît dans ses rêves.

« Je feuilletais mon carnet d'adresses et, tout à coup, sans trop savoir comment cela m'était arrivé, je me trouvais étendu, tout de mon long, sur le canapé. J'entendais, avec mon dos, les ressorts étouffer un rire insultant.

« Le démon de mes nuits nouait autour de ma poitrine une étreinte souveraine... »

Les rêves vont même jusqu'à l'hallucination, hallucinations hypnopompiques, du réveil.

« Mes rêves de la nuit embusqués sous les meubles, derrière les cadres, dans les fleurs du papier mural, montraient un œil et sortaient doucement. »

Hallucinations dissipées par l'attention à un phénomène extérieur.

« Cela durait jusqu'à ce que ma mère vint ouvrir doucement la porte non sans avoir fait trois ou quatre fois : hum! hum! »

Les périodes de dépression, de découragement s'accompagnent d'angoisses, de peurs irraisonnées, de suggestibilité.

« En passant au niveau de la rue Littré..., une pensée me traversa l'esprit.

« Voici : J'allais, en arrivant à la maison, apprendre que ma mère était morte subitement. »

Par ailleurs :

« Je suivais le trottoir. Je n'étais pas trop malheureux... malheureusement toutes sortes de mécanisme se mettaient à jouer...

« Le plus souvent ça commençait par l'absurde histoire du nombre des pas. Vous savez?

« Les blocs de granit qui forment la bordure des trottoirs sont disposés bout à bout. Je marchais dessus d'abord sans y penser; puis je commençais à m'apercevoir que, tous les deux pas, je posais le pied sur l'interstice qui sépare deux des blocs de la bordure. Alors, comme malgré moi, je m'appliquais à faire exactement deux pas d'un interstice à l'autre...

« Je me disais que si je ne parvenais pas jusqu'au troisième bec de gaz en faisant régulièrement deux pas par bloc de granit, ma vie serait manquée...

« Parfois, c'était la ridicule histoire du précipice... J'imaginais qu'à droite et à gauche de l'étroite bordure, il y avait un précipice et que je devais avancer sans le moindre faux-pas. »

Ce sont là des signes de psychasthénie, qui renforcent l'impression que l'on a de Salavin. S'il est cyclothymique, avec parfois des périodes d'exaltation, de joie débordante, son fonds est cependant surtout dépressif. Il est plus souvent triste que gai.

Timide, aimant la solitude, ayant peu d'amis, il va rompre encore avec le seul ami qui lui reste.

Dans ses moments de dépression et d'anxiété il présente des idées d'indignité. Il fait aussi une fugue

anxieuse. C'est ce qui l'amène à cette confession, dans un besoin de rechercher un soulagement, par l'aveu de ses fautes, et un conseil sur la conduite qu'il doit tenir.

LE JOURNAL DE SALAVIN

Salavin a maintenant 40 ans. Son état mental s'est progressivement altéré. Et nous allons en voir tous les stades successifs au cours du récit.

Nous assistons maintenant à l'éclosion et à l'évolution d'une psychose constitutionnelle mystique.

Elle survient en effet le plus souvent chez un sujet de 40 ans environ.

Après un début progressif, à peu près silencieux, elle se manifeste :

Salavin prend une résolution; il va s'opérer un changement total dans ses actes.

« Après plusieurs semaines de retraite et de méditation, j'ai donc pris le parti de rompre avec la vie que j'ai menée jusqu'ici... »

Ce début n'est pas brutal, car cette résolution résulte de :

« Cet examen sévère, et qui m'a tourmenté jour et nuit depuis l'automne dernier. »

Et nous sommes le 7 janvier.

Salavin veut devenir un saint, un apôtre, de par sa conduite, sa maîtrise de soi, sa noblesse de sentiments. Toutes choses qu'il veut s'efforcer d'acquérir par une discipline appropriée.

Il a des idées d'indignité, des angoisses :

« Hier, midi, me trouvant seul avec ma mère, je lui ai saisi les mains dans un grand élan de tendresse.

« — Maman, lui ai-je dit, je voudrais être bon. »

Ceci s'accompagne de signes accessoires; signes qui renforcent la véracité du récit :

Signes d'hypersympathicotonie des déprimés, cenesthésies, troubles digestifs...

La mère de Salavin parle :

« Tu n'es pas souffrant, non? Tu ne manges presque rien. Tu as le front tout moite. »

Sa femme dit :

« Il est triste... il ne dit plus rien maintenant. »

Puis éclot le délire mystique.

Salavin est le type de l'idéaliste passionné de Dike.

La maladie évolue avec des périodes de rémissions et de paroxysmes, d'exaltation et de dépression.

Salavin enfin va passer aux actes.

Son premier acte est une manifestation des plus fréquentes, constante chez la plupart des psychopathes : le mémoire.

L'écrit est d'un intérêt capital. Il sert les revendications. Il est un appel au médecin. Ou bien il est simplement un journal, comme c'est le cas ici.

Salavin a commencé son journal, mais il veut le préserver des inquisitions de sa famille qui s'alarme de son état. Ce n'est pas qu'il se rende compte de la puérilité, ou du peu de valeur de ce journal, et de ses pensées. Mais au contraire il estime sa mère et sa femme incapables de comprendre ses efforts. Il attache une réelle valeur à son œuvre. Il va la dissimuler.

« A la pensée qu'elles (sa mère et sa femme) pourraient jeter les yeux sur ce cahier, je frissonne. Je vais cacher les premières pages de mon journal entre les deux planches qui forment le fond de l'armoire. »

Il use de moyens plus puérils : remplaçant le mot saint dans son journal, par le mot touriste.

Puis les actes sont plus bruyants. Phase d'excitation, Salavin va se produire en public. Il va rendre des services puérils par amour d'autrui et pour sa satisfaction personnelle, pour étayer à ses yeux sa supériorité.

La concierge loge au premier étage. Salavin et elle ne s'aiment pas, ne se sont jamais salués. Salavin la salue et monte secrètement le lait que dépose en bas le laitier.

« Mme Baratti ne saura jamais qui lui rend ce menu service. Motus ! »

Il va jusqu'à remettre de sa propre poche l'argent volé dans la caisse par un employé indélicat.

Il se condamne à une discipline rigoureuse. Abstinence, suppression du tabac, froid, douleur.

« Décidément, il y a de l'espoir. Je ne suis peut-être pas aussi lâche que je l'avais cru jusqu'ici. La méthode est simple. Chaque matin, je me pince un doigt dans la porte, exactement dans la fente, du côté des charnières. Quand le doigt est en place, je tire doucement la porte par le bouton, jusqu'à ce que la souffrance soit presque intolérable. A ce moment, je donne un petit coup sec, pour dépasser la mesure, aller au delà de mes forces. C'est bien douloureux. Je suis assez content de moi. »

Salavin présente quelques hallucinations, du dédoublement de la personnalité. Parlant de lui :

« Il se lève chaque matin le cerveau net...

« Il ne souffre même plus de l'estomac...

« Il se porte à merveille.

« Et soudain sensation d'angoisse, je viens de me voir hors de moi... un passant, un vulgaire passant qui me ressemble de façon révoltante... »

Les actes deviennent encore plus bruyants. Salavin veut réformer tout. Il soupçonne ses patrons de malfaçon. Et c'est bientôt une lettre au commissaire de police, par quoi se révèlent si souvent les psychopathes.

Il va présenter enfin des troubles plus marqués. Troubles auditifs, troubles sexuels. Lors des périodes de dépression plus marquée, il fait des fugues.

Puis le délire de la phase active passe à une phase dépressive. Evolution logique de la maladie. Elle ne guérira pas, mais passe à une phase inactive.

Et ce sont des signes de dépression qui dominent. Le besoin de se confesser. Les hallucinations, les fugues.

Nous nous bornerons là, dans l'analyse des symptômes

de Salavin. Nous voyons avec quelle richesse ils sont décrits, quel profit nous pouvons trouver à les analyser. Dans leur succession le désordre n'est qu'apparent. Chaque symptôme survient, avec la gradation qui correspond à l'évolution.

Supposant un examen clinique de Salavin, nous pourrions regrouper, selon la logique clinique, les caractères suivants :

OBSERVATION

M. Salavin, 40 ans, employé de bureau.

Troubles mentaux ayant débuté il y a un an, au mois de janvier.

Antécédents :

Marié, un enfant est mort en bas âge.

Un oncle aurait eu une maladie mentale.

A toujours été triste.

— Cyclothymie : Phases d'exaltation et de dépression, mais plus souvent triste. Il a peu d'amis, est peu liant.

Les phases dépressives s'accompagnent d'anxiété, d'angoisses.

Le malade présente des crises dépressives, où il perd le goût de toute chose. Ayant perdu sa place, il reste longtemps sans chercher un autre emploi. Influence sur son état mental, du temps qu'il fait, des choses extérieures (fleurs). Réagit excessivement à la peine, comme à la joie.

— Quelques signes de psychasthénie constitutionnelle.

Compte les becs de gaz; ses pas, lorsqu'il se promène dans la rue.

Des idées d'indignité, du dégoût de sa personne sont apparues. C'est alors que, il y a un an, il commence à écrire son journal, aujourd'hui volumineux.

Il a décidé de changer ses habitudes, de vivre selon la loi des Saints, de faire le bien. Idées d'apostolat.

Il a voulu faire des prosélytes.

— Troubles de l'affectivité :

Délaisse sa famille.

Au mois de juin, le malade est allé vivre dans une chambre louée à quelque distance de son foyer.

— Les manifestations physiques morbides consistent en :

Anxiété. Angoisse. Hypersympathicotonie.

Fugues anxieuses.

Au contraire, il existe des périodes d'exaltation, de joie mal contenue.

Le malade a des idées d'altruisme. Il rend des services, de façon souvent puérile, à des gens qu'il ne connaît pas.

Il veut aider les nécessiteux, ceux qui souffrent.

Des hallucinations sont apparues, prolongeant parfois les rêves de la nuit.

Puis le malade s'est contraint à des épreuves (geste inmposé), consistant à s'habituer au froid, au jeûne, à la douleur.

(Il se pince les doigts, volontairement, dans une porte.)

A la suite de ces symptômes qui ont augmenté progressivement, le malade est actuellement (un an après le début clinique) dans une période de dépression intense.

Il est allé à plusieurs reprises se confesser.

Quelques idées de persécution : se croit suivi dans la rue à plusieurs reprises.

Quelques sensations d'étrangeté. (Impression que sa main est laide. Il ne s'en était jamais aperçu auparavant)...

Ces symptômes nous permettent de faire le diagnostic de délire mystique, chez un psychasthénique constitutionnel. L'évolution en est maintenant à une phase inactive, après la phase d'excitation que nous permet de reconstituer cet interrogatoire.

Cette observation, tirée d'après certains passages du récit de Salavin, est encore incomplète. On pourrait trouver encore maints autres signes.

Nous avons estimé cependant que ceux-ci étaient suffisants pour montrer la richesse clinique contenue dans ce roman.

Ces signes montrent encore amplement la technique de l'auteur.

Rarement on trouve chez un malade autant de signes. Ils prouvent trop.

Mais nous sommes dans le Roman. Et cette exagération ne nuit même pas à la vérité clinique, au contraire; elle est un enseignement. C'est la vérité reconstituée.

LES PASQUIER

D'un tout autre caractère sont les Pasquier, non que la technique de l'auteur soit autre. Mais la présentation est plus littéraire, la clinique plus enfouie, quoique tout aussi instructive.

Le premier livre, le *Notaire du Havre*, met en jeu toute une famille qui attend la lettre d'un notaire. Cette lettre doit leur apporter un héritage qu'ils supputent important.

Et outre le caractère particulier du chef de cette famille, qui mérite d'être analysé pour son propre compte, nous verrons en même temps les réactions des autres membres de la famille. C'est une collectivité, maintenant, qui va agir et penser, dans l'attente de la lettre. Tous les enfants, ceux qui sont trop petits pour comprendre entièrement ce dont il s'agit, vont sous l'influence des plus âgés, à leur tour, vivre dans l'espérance de cette lettre. Si leurs réactions à tous étaient plus pathologiques qu'elles ne le sont en réalité dans le roman, nous aurions un magnifique exemple de Délire d'Influence. Mais nous pouvons supposer une évolution ultérieure pathologique et voir, dans ce récit, la constitution d'un délire d'influence, ou d'une psychose collective.

Nous étudierons donc successivement :

— Le père : Raymond Pasquier.

— La mère.

— Les enfants : ils sont quatre; trois garçons et une fille.

Raymond Pasquier. — Impatient, fougueux, coléreux, vaniteux, est typiquement un impulsif, et par certains côtés, il présente une tendance paranoïaque.

En effet, sans être un antisocial, il est souvent un asocial. Encore une fois, nous ne trouvons rien de patholo-

gique à proprement parler dans ce livre, mais une étude de constitutions et de tendances.

Raymond Pasquier est un instinctif. Il s'occupe peu de ce qui le gêne, et subordonne parfois les convenances à son intérêt :

Quoique brouillé avec la famille Delahaie, la famille de sa femme, il affecte cependant un contentement un peu trop marqué, en présence de celle-ci, à la nouvelle de la mort d'une tante. Cette nouvelle d'autre part va lui faire espérer l'héritage.

« Il sourit encore et jeta la lettre. Madame Delahaie est morte, dit-il...

« Maman dépliait la lettre... Soudain elle se cacha le visage dans son tablier et se prit à pleurer.

« Papa souriait, le sourcil dédaigneux... Papa était décidément de bonne humeur. »

Du point de vue affectif il est impulsif.

Il ne réprime pas son impatience. Celle-ci se traduit par gestes, et aussi par des colères subites, des actes de violence. Il apparaît alors un certain degré de mégalomanie. Il est emphatique, théâtral, déclamatoire.

Voici la description d'une colère :

Le notaire, lassé par les lettres écrites par Pasquier, ne répond plus.

« C'est à propos de ce silence que papa commença à faire des gammes. »

Le mot est juste, on va voir la colère aller *crescendo :*

« Il disait, l'air glacé mais le poil raide, l'œil décoloré :

« — Je vais y aller moi-même...

« Sur ces mots, papa faisait : «Hum! hum!», et il dédiait à la corporation des notaires en général et à celui du Havre en particulier une de ses plus riches vocalises...

« La voix du chanteur atteignait le registre extrême. Plus rien à faire de ce côté. Il fallait pour le soulagement se réfugier dans l'acte. Papa cherchait, d'un œil pâli, presque blanc, un objet friable et *qui quand même ne fût pas exceptionnellement coûteux.* »

Puis la colère tombe et se calme brusquement. Nous pouvons étudier en même temps que le caractère de Raymond Pasquier, le processus de ses manifestations.

Notons pour la colère l'évolution de la crise, l'importance de l'acte qui la termine. Les manifestations qui l'accompagnent (le poil raide), manifestations sympathiques.

La vanité : Se montre à de petits faits.

Dans l'introduction : Pasquier choisit dans ses prénoms celui de Raymond de préférence à Eugène. Il essaie de transformer son nom en Du Pasquier. Et :

« — Monsieur, dit papa, posément, vous êtes le propriétaire. Et moi, je suis M. Pasquier. Eugène-Etienne-Raymond Pasquier. »

Mais il présente surtout une tendance paranoïaque :

Mauvais coucheur, revendicateur, redresseur de torts.

« Nous étions dans l'omnibus, un monsieur d'un certain âge... se mettait à bâiller, à rebâiller. Mon père, sortant de sa réserve habituelle prenait alors la parole...

« — Allons, monsieur, disait-il d'une voix en même temps suave et sifflante, vous n'avez donc pas honte de nous montrer tout ce que vous avez dans la bouche? »

Au théâtre, il siffle une scène un peu obscène et provoque un scandale. Il poursuit de ses invectives le propriétaire qui voulait expulser une locataire.

Tous ces signes apparaissent ou s'exagèrent au cours de l'attente de la lettre du Havre. Il y a là l'ébauche d'un délire de revendication.

La mère : Elle est impressionnable, craintive, et surtout ces faits se manifestent objectivement par des réactions sympathiques (vaso-motrices-secrétoires) motrices : le tremblement du menton des Delahaie lorsque le père annonce la mort de Mme Delahaie.

« Ma mère devint toute pâle. »

« Maman était la moins chimérique des créatures. Elle était pétrie de prudence et de crainte. »

« Nous étions terrorisés et maman tremblait du menton... »

Ses enfants, eux, réagissent diversement. Cécile, la plus jeune, est insouciante. A noter cette belle description d'une crise d'angoisse nocturne chez un enfant :

« Pourtant la peur est là... L'enfant se lève sans bruit, il va pieds nus, tendant les mains, il va jusqu'au vestibule et vérifie à tâtons que la serrure est bien fermée, qu'on a poussé le verrou... Le robinet du gaz?

« N'est-ce pas de la cuisine que s'échappe une légère odeur de gaz?... Il n'est pas absolument sûr d'avoir bien senti que le robinet du gaz était fermé tout à fait... Deux fois, trois fois, les doigts assoupis repassent tout autour du robinet, au risque même de l'ouvrir. Et cette dernière pensée détermine une vérification supplémentaire...

« L'enfant cherche maintenant la place de son lit. Il a froid. Il claque des dents... Il a soudain peur de soi-même. »

Dans l'ensemble, ce qui est surtout intéressant à considérer ici, nous devons examiner les réactions des uns par rapport aux autres.

La mère, impressionnable, s'est laissée entraîner par l'esprit revendicateur du père.

Il faut faire intervenir aussi le milieu, très modeste, la vieille maison de la rue Vandamme.

Ce milieu, qui surtout a une grosse influence sur les enfants.

La mère, plus réfléchie, parce que craintive, n'osant guère entreprendre, se laisse suggestionner par le père.

Celui-ci, vaniteux, dira :

« Nous pourrions peut-être prendre en location cet appartement, vacant... Presque le double de place... »

Naturellement, sous entendu, lorsque nous aurons la lettre du Havre.

« Les phrases de cette sorte étaient suivies d'un silence fourmillant. Le regard fixe à son tour, maman

partait à réfléchir. Son visage exprimait d'abord la frayeur et même le vertige...

Et bientôt c'est elle-même qui propose deux appartements au lieu d'un :

« Ne pourrait-on, proposait maman, fait percer la cloison?...

« La cloison de notre chambre, pour mettre les deux appartements en communication. »

Et les enfants :

« Joseph, à son tour, tombait en transes.

« — Nous serons les plus gros locataires de la maison. Et, dis, maman, j'aurai ma chambre. Ma chambre pour moi tout seul. »

Du projet, on passe à l'organisation comme si, dès demain, la famille devait s'installer dans les deux appartements :

« — Mon garçon, demande à ton père. La pièce la plus tranquille serait réservée pour lui... »

« Toute la famille entrait en éruption : une éruption de projets. Ferdinand présentait des revendications gémissantes au sujet d'une paire de chaussures... Joseph, élevant la voix, parlait bicyclette, voyages. « Maman tirait des plans » pour nos vêtements d'hiver : elle les voyait chaud... et même élégants... et même nombreux. Puis, d'un coup d'aile, maman s'élevait jusque dans les sphères de l'ameublement, posait des tapis... »

Mais la lettre tarde à venir. Et aux rêves, aux espoirs, succède une phase de revendications :

« Aux débauches mystiques, aux épanchements de songeries et de projets commençaient à se mêler quelques accès d'humeur. »

Un petit voisin, ami de Laurent Pasquier, le plus jeune fils, mis dans le secret, vit par sympathie dans la même psychose. Le rêve dépasse donc même la famille :

« En passant devant la loge de la concierge, il me disait, avec une paisible sollicitude : « On va regarder sur

« la table de Mme Tesson. Quelquefois qu'elle serait ar-
« rivée, votre lettre du Havre. »

Plus, ils arrivent à convaincre des voisins, qui leur font une importante avance de fonds, en attendant qu'ils aient l'argent du Havre.

La lettre tardant de plus en plus, les Pasquier deviennent processifs. Ils écrivent lettre sur lettre au notaire. Le père se plaint de sa lenteur auprès de la Chambre des Notaires.

Nous voyons donc là l'évolution logique du moins au début d'un délire de revendication, le sujet partant d'un fait (l'annonce de la lettre du Havre) ne vit que par ce fait, cet *espoir* de recevoir la lettre devient une *obsession.*

Lorsqu'elle ne vient pas l'obsession se change en *revendication.*

A un stade de plus la *revendication* amène l'*interprétation.* Et l'on en trouve en effet le début dans le roman de Duhamel :

« En vérité, je crois que notre imagination malade cherchait, trouvait, inventait à tout propos et même hors de tout propos, de folles raisons de souffrir. »

Nous savons l'évolution ultérieure du délire de revendication. Ce n'est pas le cas dans le *Notaire du Havre.*

Mais la *revendication* amène souvent, lorsqu'elle n'est pas satisfaite, *le désir de vengeance,* allant jusqu'au meurtre quelquefois. (Ce serait le meurtre du notaire dans le cas qui nous occupe.)

Cette analyse est encore incomplète, car Duhamel nous propose autant de cas presque qu'il y a de personnages dans son roman. L'on pouvait étudier la folie de M. Courtois, l'un des voisins de la famille Pasquier.

Le cas de M. Wasselin, de son fils Désiré, etc...

Et nous pensons à la phrase de La Bruyère :

« C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule; il faut plus que de l'esprit pour être auteur. »

Or, Duhamel possède deux métiers : il est auteur, mais il est aussi médecin.

CÉCILE PARMI NOUS

Est le septième et dernier volume des Pasquier. Nous y retrouvons la plupart des personnages du *Notaire du Havre*. Mais ils ont vieilli et ce n'est plus l'époque des espoirs fous et des revendications maladives.

Le père cependant a gardé son caractère expansif et paranoïaque :

Grand discoureur, vaniteux, un tantinet égoïste, très imaginatif. Il parle encore de son avenir.

Joseph, l'aîné des enfants, est le type du brasseur d'affaires, non toujours dénué de scrupules. En somme, un instinctif.

Il spécule sur les réactions du public pour mener à bien une affaire de fournitures d'armes. Il n'hésite pas pour cela à faire paraître des articles, avec photographies à l'appui, mais qui sont d'authenticité pour le moins douteuse. Fermé à ce qui est art, il jouit surtout de satisfactions physiques.

« Il faut du temps pour comprendre vraiment les bonnes choses : le vin, la nourriture, les bons cigares, les bonnes voitures et tout le reste. Il faut du temps et de l'étude, autant que pour un doctorat ès-sciences, ou pour l'agrégation de philosophie dont ils font tant de chiqué. »

Cécile vit un peu étrangère au milieu de la famille, c'est-à-dire qu'elle est moins facile à comprendre pour les autres. Artiste, elle est une grande musicienne. Mais cela même n'existe pas à côté de son enfant. Elle s'est mariée à un homme qu'elle n'aime pas, mais elle avait uniquement pour but d'avoir un enfant, ce fils, qui mourra d'une crise d'appendicite. Rien d'autre ne compte pour elle.

« Cécile est invulnérable, elle jouit, et elle le sent bien, d'une immunité merveilleuse... »

Cet enfant est aussi son orgueil. Cécile est très orgueilleuse, malgré même sa piété. Cette piété n'est d'ailleurs pas exactement de la piété; plutôt une sorte de réaction contre son mari. Elle définit ainsi sa ferveur religieuse :

« Si vous voulez le savoir, elle date très exactement du premier mois de notre mariage...

« Que voulez-vous, Richard? en vous écoutant parler, dans les débuts de notre vie commune, l'idée m'est venue presque tout de suite que la vérité devait être loin de vous. »

Et c'est même de la haine qu'elle éprouve à la fois pour son mari, haine qu'elle dissimule, qu'elle oublie au besoin pour sauvegarder son orgueil.

Justin Weil :

Caractère très fréquent de la race sémite, présente une tendance mélancolique, anxieuse, psychasthénique.

« Depuis deux jours, et sans savoir pourquoi, je dis, toutes les dix secondes, à l'intérieur de moi-même : Po-po-ca-te-petl... Po-po-catepetl! Cela s'arrête un instant et, toc, ça recommence... »

Il a aussi la sensation qu'il va lui arriver quelque chose de mauvais, sensation de péril imminent, fréquente chez les anxieux, d'où la « tendance à prophétiser » de la race.

Fauvet, le mari de Cécile, est lui, plus pathologique, indécis, superficiel.

Son aboulie se montre bien dans ces quelques lignes :

« Il numérotait tous les actes qu'il entendait accomplir afin de n'en oublier aucun...

« Allait-il se mettre au travail? Il délibérait d'abord s'il valait mieux se débarrasser de certaine lettre très urgente ou se lancer franchement dans son rapport, ou procéder, premièrement à une lecture annotée. A ce point du débat intérieur, il se rappelait qu'il était plus sage d'aller se laver les mains. Il se préparait à le faire, quand son regard tombait sur le dictionnaire... Ranger le

dictionnaire d'abord!... A peine le dictionnaire en place, le jeune homme apercevait ce petit bouquet de fleurs que l'on plaçait là, chaque jour, au bord de la tablette... Il irait changer d'eau lui-même... Le bruit du robinet lui rappelait qu'il avait soif... »

Souvent anxieux, il est aussi un hypochondriaque, sujet à des crises d'asthme.

« Quand l'accès ne semblait pas se décider, Richard y pensait avec une attention si soutenue, qu'elle finissait par être déterminante... »

Il y a même, nous voyons un élément pithiatique.

Duhamel ne se borne pas à l'analyse mentale dans ses livres. Nous pourrions citer plusieurs exemples. Nous nous bornerons à mentionner la description de la crise appendiculaire qui emportera le fils de Cécile :

« Les yeux grands ouverts, le visage blanc, les lèvres décolorées, l'arête du nez fine et luisante, le petit garçon élevait, du fond de son lit, vers le visage maternel, un regard sérieux, fixe, effrayé. Il tenait la jambe droite repliée; sa main droite, au-dessus du drap, remuait avec des gestes tâtonnants...

« Le petit garçon frissonna, puis, tout à coup, il ouvrit une bouche aux lèvres distendues, une bouche dans le fond de laquelle on voyait trembler la langue et il se reprit à gémir et à pleurer... De temps en temps, l'enfant cessait de se plaindre... Il était une heure du matin quand l'enfant commença de vomir... »

Et l'erreur de diagnostic du vieux médecin est le modèle de ce qu'il ne faut pas faire :

« C'est embarrasant, disait le docteur en mordillant sa moustache blanche. Il n'a pas beaucoup plus de 38°, *mais le pouls est assez rapide.* Il n'y a quand même pas lieu de s'affoler pour une colique. »

Or, l'enfant est déjà en pleine péritonite.

« L'enfant but la potion, difficilement, entre deux accès du mal et ne tarda pas à vomir le peu qu'il avait

pris... D'instant en instant, le cerne de ses paupières se creusait, blémissait. L'arête du petit nez allait s'amincissant, les narines battaient avec rapidité... »

Tableau de péritonite, faciès anxieux, nez pincé, cerne des yeux, vomissements répétés.

Position antalgique : la cuisse droite pliée.

On voit d'ici, avec quel luxe de détails saisissants, Duhamel présente ses malades.

Il y aurait encore bien des enseignements à tirer de cette œuvre si variée.

Mais ces quelques exemples que nous avons choisis suffisent à montrer l'intérêt que le médecin peut avoir à lire et même à étudier les personnages de Duhamel.

Les circonstances actuelles nous empêchent seules d'approfondir ce travail, d'y consacrer tout le temps qu'il faudrait, de le rendre digne de l'œuvre de Duhamel.

Mais, mobilisé, nous avons écrit cette thèse sur de la paille, au fond d'un camion, à la caserne Mortier, à Paris. Nous y attendons le départ qui ne saurait tarder.

Paris, le 25 septembre 1939.

CONCLUSIONS

En conclusion de cette étude, nous ne pouvons oublier totalement que Georges Duhamel est médecin, mais aussi écrivain.

Sommes-nous à même de donner une opinion littéraire, et est-ce notre rôle ici?

Nous le croyons malgré tout, si nous ne perdons pas de vue l'intérêt médical de l'œuvre de Duhamel.

I. — Nous ne saurions séparer de ce qui est art, dans cette œuvre, l'intérêt médical qu'elle présente.

C'est-à-dire, à notre avis, quel profit le médecin peut retirer de sa lecture.

Nous voyons donc l'œuvre artistique, et créée uniquement dans le but artistique, devenir pour le médecin une source d'enseignement non négligeable.

De façon générale, nous pouvons dire que tout un genre littéraire peut jouer ce rôle.

Que si Duhamel est peut-être le meilleur, ou sinon, des meilleurs romanciers naturalistes ou analystes de cet ordre, on n'en doit pas moins ne pas négliger ses autres représentants.

Le livre technique n'est donc plus le seul dont la lecture soit de quelque fruit pour le médecin, du point de vue de la médecine pure.

II. — Les acquisitions, qu'il y pourra faire, devront toujours être passées au crible de la clinique. Au médecin de discerner ce qui est art pur et vérité clinique.

III. — Cette vérité, chez Duhamel, nous l'avons qualifiée de « Reconstituée ». Nous avons voulu dire par là que, peignant par « touches » empruntées à des sujets divers, le tableau clinique ainsi créé est des plus complets.

Mais il répond plus à la fusion de plusieurs observations d'une même maladie, qu'à l'observation d'un seul malade, ou d'un seul cas psychologique.

IV. — Devons-nous nous étonner du rôle que peut jouer l'art dans la médecine?

Il n'en est rien. Depuis fort longtemps les médecins ont remarqué, çà et là, dans l'art des sujets propres à les intéresser.

C'est le prognatisme de la famille royale d'Espagne, que l'on peut suivre, au cours de générations successives, dans les œuvres de différents peintres.

C'est le caractère plus gai, plus vibrant de la musique italienne, à côté de la musique allemande plus profonde, plus nostalgique, et qui exprime bien le *Sehnsucht,* nous dirions le spleen, que l'on retrouve chez Gœthe, chez Heine surtout.

A travers l'Art, c'est l'âme de l'homme, suivant son époque, suivant son pays, suivant son état physique et mental, qui s'exprime.

Autant de manifestations qui doivent intéresser le médecin. Qui doivent le faire sortir de sa spécialisation, pour lui faire embrasser, aussi largement que possible, toutes les manifestations de la vie et de la pensée, aussi bien que toutes les manifestions morbides. Celles-là en sont la traduction.

C'est certainement ce qu'a voulu entendre mon maître, le Professeur Laignel-Lavastine, lorsqu'il créa, avec quelques collègues, le « Néo-Hipocratisme ».

Vu le Doyen : TIFFENEAU,

Vu le Président de thèse : LAIGNEL-LAVASTINE

Vu et permis d'imprimer :

le Recteur de l'Académie de Paris :

G. ROUSSY.